The background of the cover is a vibrant, textured red. It features dark, almost black, veins and streaks that create a sense of movement and depth, reminiscent of a close-up of a mineral or a microscopic view of a biological structure. The overall effect is both organic and dramatic.

Vincent Cespèdes

Je t'aime

Une autre politique de l'amour

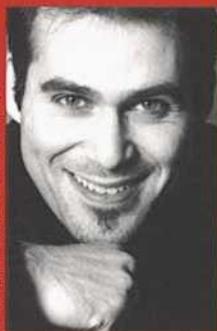
ESSAI

Flammarion

Je t'aime

Une autre politique de l'amour

© Éditions Flammarion / Pierre Ferbos



Vincent Cespedes est philosophe. Il est l'auteur de I loft you, La Cerise sur le béton et Sinistrose.

Nous voici malades de notre façon d'aimer. Un amour possessif, exclusif et lâche qui referme la famille sur elle-même, multiplie les névroses, mène parfois au suicide et à l'esseulement. Les rares spasmes de libération sont étouffés par les contrôles religieux et marchands, si bien que nous avons perdu ce qui faisait le sel de la relation amoureuse : l'élan généreux vers l'autre, le désir désintéressé, le don de soi. Comment sortir du coma et de la crispation ? Comment conjuguer enfin l'amour et la liberté ?

Je t'aime est un poème. *Je t'aime* est une cure. En cinquante fragments, Vincent Cespedes nous précipite dans l'Amour mortifiant d'Occident pour mieux nous en extraire. Contre le retour à l'ordre moral mais aussi contre la sexolâtrie consumériste, sa prose ne laisse rien indemne. Révolution de l'intime, *Je t'aime* nous invite à transformer la société en redécouvrant le sens de l'abandon, du féminisme, de la virilité, de l'autonomie, de la solidarité et de l'aventure.

Couverture : Vincent Cespedes
Illaboration, 2001, (détail)
huile fixée sous verre
photo Pierre Ferbos / Éditions Flammarion

Flammarion

Prix France : 20 €

Vincent Cespèdes

Je t'aime

Une autre politique de l'amour

Flammarion

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 2003
ISBN : 978-2-08-132507-4

« Comprenez-vous qu'à mesure que je me libérais d'elle, elle se rapprochait de moi, qu'à mesure que j'essayais de retrouver mon vrai regard, mon propre rythme de vie, je distinguais mieux son visage ? Son silence n'était plus un silence de mort, mais un silence de vie. Depuis que mes mains ne se tendaient plus désespérément vers elle pour la saisir, elle ne me fuyait plus, elle venait au-devant de moi. »

Taos Amrouche, *Jacinthe noire*.

Déroulement

Lancement	11
INTRODUCTION	
Lire <i>Je t'aime</i>	17
Éloge de la solitude	25
SPIRE I — Chair Obscure	59
SPIRE II — De la phantasmagorie	97
SPIRE III — La petite mort	125
SPIRE IV — Entraves	153
SPIRE V — Alerte les bébés !	199
SPIRE VI — Misère sexuelle	247
SPIRE VII — L'âme sœur, l'hameçon	291
SPIRE VIII — Où sont les femmes ?	329
SPIRE IX — Les inférences de l'inamour	375
SPIRE X — Sublime abîme	417
EXTRODUCTION	
Éloge de la déception	443
Relance	461
Charte	469
Libelles	483
Chronologie	485

Lancement

L'humanité sort souillée des compromis passés avec ses ennemis. Cette « *honte d'être un homme* », Primo Levi l'appelle « *zone grise* ». Dans notre nouvelle société modulaire et tout-contrôlante cette honte bat en chacune de nos poitrines, mais le ricanant ludisme de masses nous en épargne la douleur.

En janvier 2003, avec *Zone rouge*, notre fascinante TV fascinante aura fait un pas de plus vers la torture-spectacle grand guignol, en attendant la TV-réalité humanitaire. Assis sur un fauteuil de dentiste, au milieu d'une arène crachant les flammes de l'Enfer et l'engloutissant dès qu'il perd, le candidat masochiste doit, pour gagner, ralentir son rythme cardiaque et répondre à des questions crétines (« *Qui anime Le Maillon faible sur TF1 ?* »). Viser sa propre mort tout en maintenant son activité cérébrale au niveau maximal, tel est le but du jeu. Scission du corps biologique et de l'« âme » ; déspiritualisation mécanique des affects, des « *pulsations* ». « *Contrôlez vos émotions !* », répète à loisir un animateur dont il faut constamment ventiler l'abondante sueur tant il ne peut maîtriser les siennes. Afin d'intensifier le stress des victimes et l'hypnotisation du jeune et sadique *cœur de cible*, les réponses apparaissent avant les questions, un fracas de sirènes hurlantes accompagne chaque fin de décompte, du feu jaillit d'un brûleur à gaz géant pour ponctuer la théâtralisation totalitaire.

Oh ! il y a des bonus, des « *stimulateurs* » : « *Je vous invite à repousser les limites de votre zone rouge en quarante-cinq secondes et dix questions.* » Joie ou peur désoptimisantes sont interdites :

Je t'aime

l'efficace consiste à tendre vers le *computer* ; le candidat Machin doit devenir machine. Cette TV-abattoir envoie les gagnants-perdants dans un au-delà empli d'une lumière blanche et surréelle, après la petite confession face caméra qui dit combien on est zeureux : « Avec 2 200 €, étant donné que je vais me marier au mois d'août, eh bien ! je vais pouvoir m'acheter ma robe de mariée ! » Ou encore : « J'ai pas gagné assez d'argent pour me marier avec mon mari [sic.] mais grâce à cet argent je vais pouvoir lui offrir un très très beau cadeau. »

L'Argent, l'Amour et le Mariage — les postulants au Paradis n'ont que ça à la bouche. Ces trois idoles de la doxa conservatrice dominante sont affichées en continu à l'écran : les gains en gros, puis le seuil de pulsations-minute autorisé (que l'ON a augmenté en début de partie et que l'ON fait baisser de 5 % à chaque manche), enfin le cœur qui bat avec le rythme cardiaque marqué dessus. Symbole d'amour, le voici connecté à la viande et coupable de ne point mourir. Un cœur faillible parce que défaillant — la preuve par bips d'électrocardiogramme, façon *Urgences*. Un cœur incontrôlable, malgré l'équipe de médecins-TF1 payés pour se le payer. Le cœur : le point faible de l'humain, le point faible du Système. Le cœur : l'incendie que le nihilisme utilitariste veut étouffer à tout prix mais qui finira par le déborder jusqu'à la calcination, malgré les sirènes d'alarme, les gerbes de flammes et les *peacemakers*. S'il fallait réduire ce livre à un unique mot d'ordre : « *TOUTES LES ZONES ROUGES SONT À DÉPASSER !* »

Avant la bigbrotherisation achevée des espaces intimes — seuls ferments de révolte —, le Système doit convaincre les surveillés de placer sous sa tutelle le dernier sentiment qu'il leur reste, le sentiment d'impuissance. Cet ultime verrouillage antisocial boucle et la boucle néototalitaire de la prise en charge de l'humanisme par l'humanitaire marchand, et les ceintures de sécurité pour un *crash* sentimental débile permanent. Jités et TV-réalité désormais se confondent : *shows* éthico-médiatiques qui déculpabilisent les vandales planétaires en leur assenant qu'ils font le Bien *quelque part* quand ils se font du bien, c'est-à-dire surconsomment et se décolérisent. Des

émissions venues du froid viennent maintenant aider les pays chauds, le temps de faire sortir des larmes et d'en remplir à rabord le tiroircasse. Ce ne sont plus de gros bêtas occidentaux que l'on caste ici : ce sont des villages affamés, des petits négros télégéniques (et enfin à leur place...), des pauvres qui disent « *tankiou !* » aux riches. Néocolonialisme virtuel, validé par les votes, l'Audimat et la hausse du prix des espaces « pub ». Quel nom pour ce concept cautionnant l'impérialisme par le téléthon ? — « *Solidarity* », *of course* !

Que le Marché prenne en charge la Misère puisque la politique a là aussi échoué, où est donc le mal ? — Précisément dans le fait que le Marché a d'ores et déjà sinistré la politique ! Précisément dans la pubtréfaction de l'amour, après celle de la culture, de l'information, des cadres de vie, des plans de réalité. Précisément parce que l'ère de l'insensé encensé et de la décivilisation cooliforme donne affreusement raison à Valéry : « *La politique est l'art d'empêcher les gens de se mêler de ce qui les regarde.* » Politique-divertissement : débat de quelques-uns pour tous, résignation déconcertée. Or nous définissons la politique comme l'action de faire se recouper les conditions idéologiques, culturelles, artistiques, juridiques, médiatiques et affectives qui donneraient tort à Valéry : *la vraie politique est l'art d'obliger les gens de se mêler de ce qui les regarde.* Politique-avertissement : combat de tous pour tous, action concertée, et d'abord : éducation.

Mais la médiamétrie va dans le sens de l'*esprit* du Marché, et le Marché dans celui de l'arnaque optimale des consommateurs. Sans qu'aucune résistance politique ne soit majoritairement soutenue par des citoyens démoralisés, esseulés ou décervelés, les dogmes de l'hyperlibéralisme sont massivement inoculés aux nouvelles générations. Et le premier dogme, quel que soit le support ou le concept, commande de ne pas s'abandonner : « *Ne vous laissez aller qu'à des émotions et des envies de marché ! N'atteignez jamais la zone rouge des sentiments gratuits, authentiques, ingérables !* » L'arachnophobe plongé dans un bain de mygales gagne s'il ne s'abandonne pas à sa peur. Le fiancé plongé dans un bain d'allumeuses gagne s'il ne s'abandonne pas à ses appétits.

La TV-réalité rajeunirait l'audience ; de fait, elle la vieillit

Je t'aime

prématurément, immaturément. Participant de la pubtréfaction néototalitaire, elle dépossède les clients de leur *désir de liberté libre*, c'est-à-dire nonassistée, nonvalidée, indéterminable. L'abrutissante hamstérisation est devenue le credo de tous les secteurs touchant de près ou de loin l'*émotionnel*, car c'est par la mainmise sur l'émotionnel — l'amour, la musique, l'abandon — que les hamsters s'agitent, s'accouplent, consomment et meurent sans rien trouver à redire.

L'amour : la denrée capitale, la dragée haute. Quels sont ses vrais visages ? Quelle est sa portée ? N'est-il qu'une institution biomorale au service du pouvoir régnant ou au contraire l'invendable autonomie humaine, émeutièrre et frondeuse ? Peut-on le triturer pour transformer les êtres humains en enzymes gloutons et surtout leur ôter toute velléité contestatrice ? Ne sommes-nous pas prisonniers d'un sentimentalisme acquis nous persuadant que l'amour triompherait encore de tous obstacles et nous sauverait de toutes griffes, au moment même où l'argent le fait périr, et, avec lui, notre vitalité et nos instincts ? Le « *Je t'aime* » signifie-t-il une vérité anhistorique ou bien reflète-t-il, selon les époques, de l'« âme » d'une société et de sa capacité de délivrance par rapport aux aliénations multiples qu'elle encourt ?

L'amour, à ce qu'on entend la grande affaire des chanteurs. Il en est un parmi eux qui, en deux formules terribles, lui redonne l'*ampleur tragique* que les tendretés douceâtres ou larmoyantes passent sous silence : « *Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve* » et « — *Je t'aime. — Moi non plus.* » Me décevoir moi-même par crainte de devoir *subir* la déception ; aimer négativement, c'est-à-dire en m'abstenant de comprendre, de dire, de commettre — en m'absentant en l'autre. Serge Gainsbourg touche là deux vérités balayées par plus de deux mille ans d'amour platonisant. Car s'aimer n'est pas d'abord s'entrepêcher, mais s'entrepêcher. Avant de devenir consensuelles, les amours sont sensuelles, passionnelles, agressives. Les amours naissent d'un tourbillon de naufrage et donnent la haine avec le vertige. Haine d'être arraché de moi-même, haine d'être *ravi*, haine d'être aimanté au risque de m'effondrer sur l'autre. Aimer tragiquement : haïr haïr haïr. Où est l'amour dans tout cela ?

J'aime tragiquement lorsque haïr ma haine de l'autre m'est haïssable, autrement dit lorsque je suis capable d'aimer le haïr — rare concrétion des vertus héroïques. Cet amour-là, *néгатif au possible*, s'impose à moi avec la cruauté inexorable du Destin. Je dois certes mériter la transformation du hasard en rencontre et de la rencontre en aventure ; je dois me montrer à la hauteur de l'amour qu'il m'arrive, saisir l'occasion. Mais si les amoureux peuvent véritablement aimer se haïr, c'est que leur amour vit d'être en acte et meurt d'être envie. Leur amour est tragique parce qu'ils restent toujours *libres* de s'aimer, de se haïr, de se quitter. Nous analysons dans le présent essai comment cette liberté — qui donne à l'amour sa véhémence — a été confisquée par la « politique » (au sens de Valéry) du pacte amoureux. Notre thèse peut sembler candide et consolante : l'amour tragique qui unit deux adultes libres procède d'une relativité réciproque. En fait, il n'y en a pas de pire.

Mais pire, justement, est l'amour *adulte*. L'amour au-delà des p(l)eurs. L'amour au-delà de l'espoir, qui *fait* le bonheur au lieu de le fuir, de l'attendre, d'en redouter l'évanescence. Amour superlatif en tout, désir comme générosité, haine comme tendresse, violence comme tact. Amour *curatif* parce que je reçois l'autre et me donne ; amour *éducateur* parce qu'il m'expose à la haine de l'autre si je tente d'empiéter sur son autonomie. « *Je t'aime* » : je n'en peux plus d'être transporté, par toi, au-delà de ma liberté. « *Je t'aime* » : je ne veux jamais être indigne de toi. « *Je t'aime* » : je ne sais pas ce que tu vis de moi-même. — « *Moi non plus.* »

Or plus personne ne semble aujourd'hui connaître la chanson. Qu'avons-nous en effet ? — Des gens qui se mettent ensemble pour les *meilleures* raisons. Des jeunettes, clones de Britney Spears, qui s'encouplent parce que « *c'est naze de rester seule* ». Des trentenaires qui enfantent avec le dernier « *mec sympa* » venu, parce qu'à trente ans « *il faut bien se caser* » ! Des hommes qui collectionnent du vent, courent en sens inverse des bonheurs qui se pointent, n'arrivent plus du tout à s'engager pour quoi que ce soit, et passent de la perversité cynique au repli angoissé sur leur tribu avec le même narcissisme, énorme et compliqué. Plus essentiellement, une politique d'inauthenticité

Je t'aime

régit la décivilisation occidentale et fait croire aux individus que leur quête d'absolu est une *quête d'amour*, alors qu'elle est une *quête de sens*. Aussi se vautrent-ils corps et âme dans l'amour en kit et le méticuleux décortilage des émotions plutôt que de s'élançer dans la vie en traitant avec la mort.

L'Occident décède de ne plus pouvoir innerver sa psyché de pulsations créant elles-mêmes leur propre seuil limite. L'Occident s'élabore et fait sa Loi ; il ne s'abandonne plus. Il féconde la Terre de mort, y laissant fleurir guerres et misères ; distraction donnant aux gens, le temps d'un *show* ou d'un reportage, l'illusoire impression d'être encore vivants. Cela, dans la mesure où les bourgeois occidentaux — obsédés de sécurité, d'argent et de remèdes contre vieillesse, impuissance, calvitie et cancer — ont fait perdre aux peuples leur quivive, leur *sens du danger*. Il faut par conséquent tirer l'amour de sa domesticité et la jeunesse de son calfeutrement publicitaire pour restaurer la quête de sens, pour lors livrée aux scientifiques et aux marchands.

Deux politiques antithétiques, donc : l'amour-dépendre et l'amour-déprendre. L'Amour, néototalitaire, et l'amour, néoromantique ; le nonhaine et le hors-de-soi. Nous invaliderons la première politique par l'affirmation de la seconde ; nous inventerons la seconde par l'infirmité de la première. Nous ôterons ses chiffres au cœur, ses codebarres au corps, à l'« âme » calculatrice son manque de vague et d'irretenue. Si la normalisation des sentiments est la marque de fabrique des grands systèmes tyranniques, les poètes se délivrent de l'amour *convenu* en l'irrationalisant (postulat délirant). Si la pathétique victoire du virtuel sur la *virtù* — force transformant le monde — a massivement débilité la jeunesse, il revient aux philosophes de redonner à celle-ci le sens de la domination et de la tragédie (postulat désirant). L'autre politique de l'amour consiste en la révocation, *par* l'amour, de la fausse politique. L'autre façon de dire « *Je t'aime* » consiste à se taire. Aimer : non plus recommencer avec soi-même ni vouloir le bien d'autrui, mais se départir de soi. Oser l'Autre ; oser l'Être : — tenter le Je(u). Par-delà zones grises et brasiers rouges, rugissement de sirènes, surgissement de cercles maudits, oser le Silence. La Mort, se la faire. Le Tabou, se le dire.

INTRODUCTION

Lire Je t'aime

On dit que la spirale symbolise l'ordre de l'Être dans le changement, l'équilibre dans le déséquilibre, l'aquatique fécondité de tout prolongement vital. Elle symbolise aussi la quête philosophique, de la connaissance : chacune de ses spires se rapproche un peu plus de la vérité centrale sans jamais devoir l'atteindre. Aussi la démarche philosophique est-elle resserrement. La pensée n'y *déroule* pas comme à l'ordinaire ses opinions digressives : elle *s'enroule* anacondamment autour d'un épineux problème, le strangule, le dégorge de ses fluxions absurdes, l'ingère avec lenteur. Sangfroid reptilien ; férocité hypocoristique, inexorable et douce. Raisonnement non pas constructeur mais constricteur — goulot d'étranglement. La musculeuse intelligence du philosophe est pythonisse : ses vues obliques se frottent déjà aux esquisses à venir ; ses diatribes *brûlent*. Imminence immanente à la spirale logarithmique, à la concentrique reptation. Et, au fond, le philosophe-boa se plie à n'en plus finir à une vérité imbroyable qui fatalement — depuis le centre O — le cerne lui, et l'étreint.

Nous proposons au lecteur deux canevas de lecture : 1/le postulat désirant ; 2/le postulat délirant. Le premier voit dans *Je t'aime* une tentative de revitalisation critique du désir ; le texte y

est pris à la lettre, bien que toujours de façon transversale. Avec le postulat délirant en revanche, *Je t'aime* s'appréhende comme une fabulation utopique. Ce postulat permet d'en désamorcer la charge subversive et d'en nier la portée philosophique : les propres élucubrations du lecteur peuvent ainsi rester sauvées, à défaut d'être saines. Néanmoins, le postulat délirant est un postulat tout à fait tenable ici — ce pourquoi nous le mentionnons. Car l'amour invite le philosophe à la poésie, à l'irrationnel, au subjectif et au délire ; Platon lui-même s'interdit de s'en faire une Idée. Aussi donnons-nous ci-après quelques arguments qui légitimeraient l'adoption du postulat délirant. Aussi nous refusons-nous d'analyser un tel choix de parcours en adoptant nous-même le postulat délirant pour comprendre la lecture que fait le lecteur de notre pensée courbe.

Ce livre n'est pas une érotique : il glisse vite sur la peau, les caresses ou la pénétration en tant que telle. Ce livre n'est pas non plus un manuel destiné à l'éducation du sentiment : Flaubert et une biographie de Diane de Poitiers y suffisent ; rien n'y est dit en outre sur la conversation amoureuse et les bonnes manières. — Ce livre est une expérience de contrutopie. Projection assurément personnelle explorant l'*a contrario* de l'Amour discipliné, de l'utopie-là postmoderne et de la virtualité marchande. Trou noir en quête de lumières neuves ; kaléidoscopie de phantasmes ; décalque négatif ; antimatière. Précipiter les ruines pour rebâtir ; redevenir capable de délirer *par soi-même* pour se délivrer des délires anonymes et commotionnants. Imaginer une politique de l'amour pour saisir, par les détours d'une si étrange aventure, l'ampleur cachée des politiques de la famille, de l'insolidarité et de la dépendance qui sévissent en Occident et dont le suicide des jeunes est le corrélat le plus criant. La probité intellectuelle consiste alors à développer jusqu'au bout la contrelogique et les contrerègles afin de faire renaître notre aptitude à nous mêler de ce(ux) qui nous regarde(nt). — Repolitisation.

Dix Spires, plus de cinq cents Plis ; — comment sillonner les cosmogonies enserrées dans ce livre ? S'il s'agit d'une première *tournée*, nous conseillons de la commencer à la qua-

trième Spire et de l'achever à la première ; car si l'ordre des raisons va très logiquement de la Spire I à la Spire X, l'ordre des passions (itinéraire optimal de la découverte) est le suivant : Spires IV à X, puis Spires III, II et I. Le voyageur nouveau venu a donc rendez-vous avec l'amour et ses « *entraves* » à la quatrième Spire. Notons qu'il est recommandé de suivre l'ordre des Plis durant la toute première lecture. L'apparente facétie de leurs zigzags suit en fait une dramaturgie musicale, avec ses ondoiements et ses ruptures, ses décontractions et ses rythmes. Ses anneaux.

La Spire I a ceci de *déroutant* qu'elle condense notre réflexion en un jalon unique — à savoir la transcendance-immanence de la présence humaine —, et ce sous un mode synthétique, un ton expositionnel. Comme son titre le laisse entendre (« *Chaire obscure* »), il y est question du corps, sujet-objet du désir, et de sa difficile appréhension réflexive. Comment percer les mystérieuses dynamiques qui semblent le gouverner et qu'impliquent-elles pour l'épanouissement amoureux ? Devons-nous suivre les morales en son endroit et tenter de contrôler la puissance de nos débordements passionnels ? Pouvons-nous nous passer de l'hypothèse de l'âme pour comprendre les multiples dérèglements auxquels la relation à l'autre achemine ? L'amour rend-il aveugle, malade ou fou, ou bien nous sauve-t-il de notre volonté égoïstement crispée sur nous-même ?

La Spire II (« *De la phantasmagorie* ») tourne autour de l'imaginaire personnel, cette mythologisation permanente du corps qui devient réalité lorsqu'elle rencontre, par le langage infini de la présence, l'imaginaire d'autrui. Qu'exprimons-nous au-delà et en deçà de notre matérialité propre, par exemple à travers notre regard ? Les phantasmes sont-ils illusoire ou bien façonnent-ils notre expérience du monde ?

La Spire III (« *La petite mort* ») laisse transparaître les liens alchimiques unissant la phantasmagorie, le verbe et le bonheur. La jouissance littéraire *comprend*-elle la jouissance amoureuse ? Comment poétiser notre existence — c'est-à-dire nous en faire le styliste et l'auteur — tout en nous livrant à autrui ?

Pourquoi notre désir est-il tenté par la transgression et se corrompt-il lorsqu'il atteint finalement son but ?

La Spire IV (« *Entraves* ») entame un tournant — inaperçu dans le parcours virginal puisque l'on part d'elle. Forte des carnèles théoriques mises en place dans les trois premières Spires, l'enquête s'ancre à présent plus volontiers dans notre quotidien. Elle y décèle les trop nombreuses contrariétés qui mettent à sac l'insouciance gratuite de l'amour : la crispation ou peur de la générosité, la clownerie ou peur de la sincérité, la gynophobie ou peur de la femme. D'où viennent ces peurs et que faire pour les contrebalancer ? De quelle jeunesse sommes-nous encore capables ? Que peuvent avoir d'usurpateurs et de pernicious les discours « officiels » sur la famille, le couple et la sexualité ?

La Spire V (« *Alertez les bébés !* ») poursuit la virée au cœur de l'institution amoureuse occidentale en insistant sur l'angle de l'enfance et du « *tétonnement* » (ou « *tittytainment* »), entreprise d'infantilisation spectaculaire des masses. L'idée d'une famille alternative, la « *Constellation* », y est cette fois-ci détaillée et fait même l'objet d'un glossaire auquel on peut à tout moment se reporter (Pli 248). Notons qu'une « *Charte de Constellation* » figure en fin d'ouvrage (p. 469) ; sa lecture préalable peut éclairer certains points exposés ici. Famille de cœur, réseau de solidarités, la famille constellaire offre un contremodèle aux familles incohérentes et individualistes qui fragilisent aujourd'hui les liens sociaux. En quoi consiste-t-elle ? Comment empêcher le désaxage précoce qu'induit la rencontre sulfureuse des dogmes traditionnels et des dogmes hyperlibéraux ?

La Spire VI (« *Misère sexuelle* ») confronte en les enveloppant les analyses effectuées jusque-là afin de mettre à jour les normalisations politiques de l'amour. Quels rapports celui-ci entretient-il avec le pouvoir, le milieu socioculturel, l'éducation ? Pour recouvrer notre liberté et nos sentiments authentiques, de quelle conception du bonheur avons-nous besoin ? Comment résorber notre déliquescence sans tomber dans la défiance cynique et le relativisme des maximisateurs sous contrainte ?

La Spire VII (« *L'âme sœur, l'hameçon* ») épouse les contours du couple monogamique, perçu par la jeune génération comme un destin en même temps qu'une déchéance. Comment comprendre ce paradoxe ? La passion peut-elle survivre à la promiscuité et à la fidélité exclusive sans devenir désamour ou cocufiage sournois ? La famille constellationnelle, aux fidélités plurielles, sincères et décentrées permet-elle de dépasser le Toi-&-Moi, l'encouplement liberticide que le spectacle promotionne autant qu'il compromet ?

La Spire VIII (« *Où sont les femmes ?* ») entrelace deux idées : la nécessité de repenser le féminisme et celle de repenser l'amour en conséquence. Mais comment changer les conditions d'existence et les mentalités ? Devons-nous vouloir la révolution (la dogmatique substitution des dogmes) ou bien la « *dévolution* » (leur idéologique fluidification) ? Et quelle révolution ?, quelle dévolution ? D'où vient par ailleurs que le culte du sexe effectif — ou « *sexolâtrie* » — puisse recevoir l'agrément résigné des femmes ?

La Spire IX (« *Les inférences de l'inamour* ») déroule les mobiles de la violence, de l'intolérance, de la haine et de l'« *inamour* » ou cruel refus de la vulnérabilité amoureuse. Comment redonner souplesse et bonté relationnelles au pervers, au gynophobe, au jaloux ? Pourquoi un impurgeable fond d'alarme et de barbarie dans le cœur des hommes ? Plus trivialement, pourquoi faire la gueule plutôt que la paix, la guerre plutôt que l'amour ?

La Spire X (« *Sublime abîme* ») cerne de près la « *succombance* », confiance en nous-même qui nous rend capable de nous abandonner, de nous éprendre et de nous épanouir. En tant que dépassement de l'amourpropre, la succombance recouvre la définition que saint Thomas donne de l'amour, à savoir : « *bonum diffusivum sui* », puissance expansive du don. Mais par quelles médiations la succombance athée — l'oubli de soi en l'autre et l'accueil de l'autre en soi — peut-elle produire un bonheur contagieux et fertile ? — L'art ? Le langage ? L'éducation ? La famille ? Et comment concilier la *réciprocité* et la *relativité* foncières du lâcherprise amoureux ?

Deux types particuliers de Plis émaillent ici et là les Spires : vingt épisodes relatant les aventures édifiantes de deux Grecs, Hormée et Anagkaion ; et dix Plis « *Pour éviter un contre-sens...* » qui explicitent chaque fois une notion ardue. Le lecteur peut lire d'une seule traite ces petits livres — ou « *libelles* » — en se reportant à la page 510. La « *chronologie* » (p. 485) retrace quant à elle l'ordre de rédaction, les circonvolutions reptatoires de la raison philosophante ; l'historique des strates déposées Pli à Pli, pas à pas, mot à mot. — Le sacre du *logos*, la nacre du discours.

Outre l'ordre des raisons (Spires I à X), l'ordre des passions (Spires IV à X, puis III à I), l'ordre libellaire, l'ordre chronologique et bien sûr la lecture purement aléatoire, ce livre permet une lecture passerellaire grâce à son index conséquent (« *Passe-relles* », p. 475-483). Chaque entrée offre alors la possibilité d'une approche conceptuelle et transversale ; les passerelles peuvent ainsi être empruntées pour circonscrire la signification d'une notion, ou encore pour circuler librement dans une toile emplie de Plis qui se corrérent. Le recours aux passerelles peut de surcroît secourir les lecteurs pressés de comprendre un Pli. L'intelligibilité ici à l'œuvre n'est pourtant pas de nature hypertextuelle, mais hypersensuelle : elle se livre au lecteur s'il se livre à elle. Indéfiniment, elle se reporte et le transporte ; — elle *charrie*. Que les impatientes se tranquillisent, donc : l'auteur lui-même s'est perdu dans le coquillage !

Nous terminons la présente notice sur cette exigence de rationalité néritique et sensuelle. Elle donne au style son flou perçant ; aux mots leurs perturbations logosphériques ; aux phrases leurs pérégrinations cycliques, leurs brandissements souterrains, leurs brandons de discorde. Prose martiale, qui parfois parle d'abandon et s'abandonne ou parle de rigueur et se reprend — qui subit elle-même ce qu'elle ourdit et divulgue. *Ne rien laisser indemne* : ni la phantasmagorie des corps, ni la grammaticalité du monde, ni même l'orthographe qui doit en dire long. Tous les préfixes et les suffixes deviennent par exemple jouables pourvu que l'on fasse tomber leur signification sous le sens. Les vocables composés se voient soudés et accordés comme n'importe quel nom (« *judéochrétien* ») ; les

Je t'aime

tirets, eux, expriment une étanchéité sémantique (« démocratie-marché »), et, pluraux, ils isolent une particule centrale (« corps-à-corps ») ou forment un bloc substantivé. Les tirets cadratins (« — ») traduisent un changement de ton ou d'interlocuteur. Les italiques renvoient au mode oral ou bien mettent en relief un point important, un terme étranger ou une équivoque. Les guillemets critiquent la pertinence du signifié auquel renvoie le mot nonitalique qu'ils entourent. Les citations qui surgissent parfois au creux des vagues sans assignation ni référence tiennent la fonction d'énigmes allusives ou de parenthèses vibratoires. Bref, tous les ressorts spéculatifs, langagiers et typographiques sont sollicités pour intriquer les pas, intriguer les danseurs et rendre la philosophie — bal antique aux relatifs adages — absolument amoureuse, amonale, moderne et tournoyante.

Éloge de la solitude

« *Trakorpe ni enjêti nin.*
Nia drona kunsoleco
Min liberigis — punkto, fin'!
— *Mi dankos al vi pro tio.* »

« *Nous nous élancions par corps.*
Nos solitudes succombantes
M'ont affranchi — finie, l'attente!
— *Je te revaudrai cet essor.* »

Les deux clefs du « *Je t'aime* » n'ont rien d'indécélable. D'ailleurs donnons-les d'emblée sans faire de mystère : « *Qui se ressemble s'assemble* » et « *Les extrêmes s'attirent* ». Poussiéreux lieux communs, vraiment. Mais qui soutiendrait que l'amour — hypocentre de nos ébranlements — doit briller d'une imponcive nouveauté ? Depuis des milliers d'années que l'humain bise et baise, chante « *I Love You* » et « *Ne me quitte pas* », monte aux balcons, grimpe aux rideaux, se déblatère le cœur, seuls deux polichinelleres ont survécu aux démentis du temps : « *Qui se ressemble s'assemble* » et « *Les extrêmes s'attirent* ». Or ces passepartouts ouvriraient aisément la porte du Couple Enchanté s'ils ne nécessitaient... deux tours de sens contraires ! — Les ennuis naissent toujours d'un vice de serrurerie.

Les exigences du « *Je t'aime* » sont donc indescellables, c'est la faute au trousseau. La première clef, « *Qui se ressemble s'assemble* », ne s'accorde pas avec la seconde, « *Les extrêmes s'attirent* ». Ou alors il faudrait, pour à la fois s'assembler et s'attirer, à la fois se ressembler et s'opposer — gageure qui ne manque pas de cachet. Mais les missives enfiévrées des jeunes amants perdent bientôt leur effervescence et finissent gentiment noyées dans l'aspirine.

Éloge de la solitude

Se ressembler : partager des affinités — terrain d'entente. Facteur de compréhension. Les extrêmes : natures adverses — semailles de zizanie. Facteur d'appréhension. S'attirer : maintenir la diamétrale distance du séduire. S'assembler : s'apparier pied-à-pied. « *Qui se ressemble s'assemble* » : je veux faire la paire avec mon *alter ego*. « *Les extrêmes s'attirent* » : je pars lui faire la guerre pour avoir la paix ! Les deux clefs ne tournant décidément pas rond, le « *Je t'aime* » promet bien des tourments aux déboussolés. Car comment parvenir au duo duel ? Une fois réunis, comment les extrêmes peuvent-ils continuer de s'opposer ? Ne risquent-ils pas de se ressembler peu à peu et de perdre ainsi leur fervente aimantation ? Et même s'ils fusionnaient, comment éviteraient-ils une lassitude mutuelle et copulativement détériorante ?

Peut-être nous faut-il d'abord examiner les deux clefs séparément avant de nous interroger sur leur utilisation conjointe. La chose s'avère aisée : une vieille étiquette indique la destination de chacune : « *Tendresse* » pour « *Qui se ressemble s'assemble* », « *Passion* » pour « *Les extrêmes s'attirent* ». La première ouvre très facilement la porte de l'Amitié ; la seconde, celle de l'Amour. Nous pouvons dès lors déduire ce qui doit se trouver derrière la porte du Couple Enchanté, hélas ! encore close : une passion tendre, une tendresse passionnée, une amitié amoureuse, un amical amour. Le paradis, n'est-ce pas ? Cette porte, tout le monde rêve en effet de l'ouvrir un jour. Mais, précisément, cette porte n'existe qu'en rêve. Car dans la réalité, la porte qu'ouvrent les deux clefs du « *Je t'aime* » s'appelle : « *Solitude* ».

« *J'adore la solitude, même quand je suis seul.* » Nous faisons nôtre cette profonde réflexion de Jules Renard : la solitude est un état de paix intérieure, non un état de siège. La solitude est un vécu gagné par l'expérience d'autrui, non l'angoisse de la perte irrémédiable. La solitude est l'amour qu'a une existence de sa propre imprévisibilité ; didactique de l'humour qui permet de retrouver l'ingénuité d'aimer, de s'abandonner et de se laisser surprendre. Décantation de nos ambitions, de nos susceptibilités, de nos mégalomanies défensives. L'adrateur de la solitude s'étonne de lui-même, accepte de se recevoir

Je t'aime

et de se décevoir lui-même, se charme lui-même, défait par son *rire élémentaire* ses propres tentatives sectaires, ses fabulations compensatoires. La solitude est notre *permanence*. L'amoureux est amoureux d'elle avant de se donner à ceux qu'ils aiment. « *Même seul* », il n'est jamais seul : il est *avec* la solitude, avec le monde qu'il se ménage et qui le lui rend bien. — Zone bleue.

L'amour commence en aparté, *interstice privé* de toute rencontre. Même si l'attraction peut galvaniser des inconnus dans le tohubohu d'une fête, l'amour n'émergera vraiment entre eux qu'une fois envisagées leurs solitudes respectives. La multitude falsifie les personnalités, l'attitude les densifie, la solitude seule les personifie, les dévoile. Dire ici que les rencontrants *observent* leur solitude revient à différencier celle-ci de l'isolement, c'est-à-dire du retrait social volontaire ou de la mise à l'écart casuelle — condition parfois nécessaire mais jamais suffisante de l'authenticité partagée. Cette dernière exige la présence phantasmatique d'autrui, fût-elle vécue par son absence réelle — non pas voyeur embusqué derrière un miroir sans tain, mais activateur discret du rayonnement de ma présence. Elle est levée de voiles, tombée de cagoules, récréation de la mascarade sociale : confiance affective, sincérité effective — délicatesse. Tête-à-tête qui donne corps à la liberté d'être seul-à-seul, bien qu'en contact épidermoscopique avec autrui.

La rencontre ne se produit qu'entre solitaires ; c'est pourquoi l'aparté *désolidarise* au moment même où l'on croyait la soudure avancée. Violence du face-à-face, de la confrontation à la vérité *crue* de l'autre. Lacan en fait une boutade saisissante : « *Il retira son masque : horreur !, ce n'était pas lui !... Elle retira son masque : horreur !, ce n'était pas elle !...* » Ce qu'autrui révèle de lui, c'est justement qu'il n'est pas Lui. Non qu'il soit *quelqu'un d'autre* : il est tout simplement *autre chose*, pour peu qu'il s'appréhende et fluctue dans sa solitude retrouvée. Perdu dans la multitude, il met le loup du Moi afin qu'on le reconnaisse et qu'il ne s'égare. Son Moi *uniforme* — caractère social plus ou moins fixé — lui colle au corps, jusqu'à l'étouffement si l'attitude et l'*ego* débordent. Moi hypertrophié du narcis-

Éloge de la solitude

sique, du maniaque obsessionnel, de l'abcédé rivé à l'irrespirable, de l'hypertendu qu'aucun sourire ne décoince.

Dans la profonde solitude en revanche, le Moi individuel laisse inmanquablement la place au Je(u) protéiforme, dynamisme multidentitaire, relais transindividuel. Plus je suis seul, plus Je(u) veux jouer aux autres — que Je(u) suis. Plus je suis sollicité, plus mon Moi prend les devants de ma scène et offre mon image standard aux yeux de tous. La solitude ouvre mon Je(u) et m'ouvre aux Je(ux) ; la multitude me referme sur mon Moi et me mure. Je(u) libre et polychrome ; Moi monôme et mondain.

Nous appelons « crispation » le passage du Je(u) au Moi. Passage préjudiciable à notre liberté mais souvent passage *obligé*, tant pressent les relations intersubjectives. À moins de se prénommer Blaise, Max ou Raoul et d'être vraiment à l'aise, relax ou *cool*. Certes pas, toutefois, d'une tranquillité « *tranquille* » (zen de façade, loup des Moi crispés mais coolisés par les joyeusetés TV, évaporés par les évasions mercantiles et fardés d'achats), mais d'une tranquillité franche, hardie et attentive : la solitude. Elle permet l'« abandon », le ployant passage du Moi au Je(u), du grimage à l'huilage, de l'écorce à la sève.

Notre Je(u) n'a pas le caractère dispendieux du commerce libéral avec nous-même, — ce Moi traficomane et toutmaîtrisant sur lequel les tripotiers misent afin que l'utilitarisme (le mutilitarisme) s'accapare de tous les visages. Notre Je(u) est au contraire la *relativité absolue* de nous-même en synergie avec l'autreté, en démiurgie avec le réel. L'interne anarchie de notre cours ; notre *improvisation*. Notre Moi nous enchevêtre à nous-même, pieds et poings liés à notre chorégraphie rituelle ; notre Je(u) nous enchevêtre au monde, nous (dé)livre, nous (é)change. Il est l'incontrôle grâce auquel les contrôles s'efficientent, le lâcherprise qui dessille les corps, la faillite sans appel des menées d'agiotage et des computations. Dans la crispation, Moi m'enkilose, Moi m'oblitière ; dans l'abandon, Je(u) me trémousse, Je(u) me vivifie.

Je t'aime

La solitude est l'aparté qui abat le loup du Moi et (res)suscite le Je(u), *lunatique et cohérent*. Évidente dans le complet isolement, la solitude se complique dans le face-à-face d'individus nonfamiliers l'un et l'autre. La dissipation de la gêne convoque la personnalité entière : tact, humour, culture, générosité. Trois politiques de l'échange peuvent être dégagées, stratégies inconscientes imposées par le corps : la succombance, la clownerie et la crispation. Il y a d'abord ceux qui ne s'accrochent pas longtemps à leur Moi, se laissent gagner par le Je(u) de l'autre et reprennent grâce à lui possession du leur. Ils s'abandonnent ainsi à la rencontre elle-même — mélange de deux identités qui s'altèrent réciproquement. Il y a ensuite ceux qui usent de clownerie et travestissent encore leur Je(u) avec un nouveau loup de leur *réserve* personnelle. Ils se déguisent en Je(u) ; ils feignent l'abandon mais se campent en fait sur leurs positions ; ils se protègent derrière une apparence de jovialité trompeuse, inconsciemment factice ou délibérément hypocrite. Et puis il y a ceux qui ne peuvent lâcher l'affaire (leur Moi) tant leur crispation, depuis l'adolescence, les transfige, les ossifie. Ceux-là manient la défiance — haine piquotante et toutsourire —, quand les clowns font semblant d'aimer et les succombants aiment, sans retenue aucune. Sans rapport de pouvoir. Sans loup.

La solitude n'est pas dupe ; la défiance, oui : elle trompe parce qu'elle se trompe elle-même. À moins d'être un pervers qui n'existe qu'en s'aliénant l'existence d'autrui, la solitude acceptée freine au contraire les tricheries de mon Moi, l'enjeu sociétal immédiat devenant moindre. L'enjeu devenant exactement mon propre Je(u) : la vraie solitude est *autoérotique*. Quand je suis seul ou quand j'offre ma solitude à l'autre, je m'offre d'abord à moi-même. Je m'oublie et, *par-là*, me retrouve. Je me répands et, *par-là*, me recueille. Je me disperse au gré du corps et me recompose de cette dispersion même : prolifique abandon. La solitude succombante éparpille les présences, les mélange, fait qu'elles font l'amour en ne faisant qu'*être là*. Seul, je me fais l'amour à moi-même — masturbation facultative. Dans la mesure en effet où mon Je(u) y est expansif et mon Moi en vacance(s), la proximité maximale

Éloge de la solitude

entre moi et moi est émancipation. Parfois douloureuse, parfois suave. En tout cas ressaisissante et véridique : plus je m'enlise en moi-même, plus j'augmente ma capacité d'enlissement dans l'autreté et mon désir d'enliser l'autreté en mon sein.

Si la pleine solitude me semble atroce, le plein amour — co-enlissement — devrait aussi m'apparaître tel. Lorsque j'utilise l'amour pour fuir la solitaire sincérité, je dégrade mon amour en peur, ma confiance en anxiété. L'expérience de la vraie solitude (expérience profondément amoureuse) dissocie par conséquent l'amour et le besoin. Car si je recours à autrui pour m'éviter de recourir à moi-même je ne l'aime pas ni ne m'aime : je nous noue, je nous voue, je nous seconde. La dépendance n'est pas autre chose : me blottir au creux de l'autre parce qu'il m'est invivable de devoir m'en remettre à moi-même. La solitude volontaire m'apprend à m'appuyer sur mon Je(u), à faire que Je(u) me *supporte*. Privé de cet état-état libérateur, je m'effondre sur les autres — servitude volontaire. Dans une lettre désabusée, Édith Piaf dit de ses amants : « *Ils ont toujours besoin de moi, comment puis-je croire à leur amour ? On ne se sert pas d'une femme que l'on aime.* » Lorsque — par clownerie ou crispation — je me refuse à la solitude, je me refuse à l'amour véritable, au mélange désintéressé, à la succombance frayée par-delà les frayeurs.

Si la solitude ouvre la voie de l'amour, pourquoi dès lors soutenir que l'amour en est la voie opposée, le divin *antidote* ? Pourquoi le mot « *solitude* » fait-il trembler d'épouvante et le mot « *amour* » fait-il trembler d'extase ? L'utilitarisme rentabilise la solitude, généralement synonyme de repos de la guerrière postmoderne. Le guerrier, lui, a besoin de sa mignonne pour se reposer dessus. Mais sur qui la *working girl* ou la célibataire se reposent-elles ? — Sur elles-mêmes ! En jargon utilitariste cela s'appelle « *se ressourcer* », « *se retrouver* », « *se recentrer* », « *faire le point* ». Faire que le flou cesse. Déposer un instant le Moi, le lourd loup, et souffler le temps de la pause syndicale. Se reposer de la carnavalesque cavalcade à laquelle les normes de la sociabilité défiante nous contraignent.

Optimiser ainsi la solitude pervertit pourtant sa finalité :

plutôt que de laisser advenir son Je(u) et de réapprendre la succombance, l'utilitariste met son Moi en veilleuse pour pouvoir l'utiliser plus longtemps ! Il s'évite simplement l'overbooke, l'overdose, le « *game over* ». Il n'est donc jamais seul-à-seul mais en footing, en jogging, en « *stand by* » ; jamais en aparté mais en congés, — jamais en paix avec les autres car toujours en conflit avec lui-même. La démocratie de consommation assiste d'ailleurs sa connexion émotionnelle et factice aux autres, éclatement du ventre sans retour et à tous les vents. Que disent d'autre la débauche télétechnologique, la stigmatisation des solitaires, la dépression statistique des divorcés, les suicides des paumés du cœur par milliers, sinon qu'il faille haïr l'isolement diabolique, bête noire du *love* et du *fun*, de la suroccupation *caractérielle* et de la jeunitude « *tranquille* » ?

L'utilitarisme fait de la solitude l'expression privilégiée de l'entropie relationnelle, la chute de la *philia*, l'associale décadence de l'énergie fraternelle. Aussi rabêche-t-il sans relâche son impérieux sophisme : « *Les solitaires refusent d'être solidaires ; les solidaires refusent d'être solitaires.* » Or, sous le diktat de la « solidarité » de troupeau, la solitude honnie se réintroduit dans les vies sous une forme ultramoderne : l'esseulement. La force de la solitude se situe dans ce pied-de-nez qui consiste à nous envahir sur le mode de l'angoisse dès que nous comptons l'utiliser sur le mode du besoin. La solitude se désire, la solitude est même le désir du désir — ce pourquoi elle fonde toute rencontre et toute solidarité. Y rechercher un avantage pratique, la *vouloir* chose efficace, « *moment de détente* », traitement préventif du stress, c'est trahir notre Je(u), nous abuser nous-même. La solitude *se gagne*, elle ne se décide pas ni ne se gère. Elle ne s'inventorie pas mais s'invente. Elle n'apparaît inquiétante qu'aux déjà esseulés, ces crispés qui croient pouvoir acheter leur dose de quiétude sans avoir à descendre dans leur propre puits — et qui s'y noient sans le savoir.

À l'instar de l'état de solitude, l'état esseulé n'a pas nécessairement besoin de l'isolement ou absence physique d'autrui. Les esseulés font d'ailleurs souvent foule, et la « communauté » des transports en *commun* relève plus de la collision effective

Éloge de la solitude

que d'une affective collusion. L'esseulement traduit plutôt un vide intrinsèque, et la solitude, une plénitude du même ordre. Esseulé, je n'ai personne à qui me livrer ; je désire le lâcherprise mais nul n'est là *pour me recevoir*. Seul, je succombe en revanche à mon propre univers, mes élans intimes me réceptionnent. Le premier état me mine ; l'abandon m'a abandonné, l'espace et le temps creusent en mon for intérieur leurs étoufferies charbonneuses : fatigue d'être Moi, déréliction. Dans le second au contraire je reprends possession de mon parcours, de mon amour, de mes latitudes : réveil du Je(u), autonomie. C'est pourquoi l'esseulement me décède et m'abandonne, me claustre et me séquestre, quand la solitude me dépêche d'un Moi circonstancié en me mettant à nouveau au monde, l'autre ouvert, la peau disponible. Pour le dire succinctement : dans l'indésirable esseulement, je ne rencontre plus personne ; dans la solitude désirée, je me rencontre en *personne*, — je m'entretiens.

Les « drogues » — alcool, tabac, café, mais surtout hypnose télévisuelle — divertissent suffisamment l'attention pour lever momentanément les troubles superficiels de l'esseulement. Ainsi, et contrairement aux balivernes sociologues en rigueur, le vrai désastre relationnel des foyers tient-il à l'intrusion d'une TV de plus en plus tyrannisante. Par la passivité qu'elle inflige, elle brouille la décevante image que les esseulés devraient avoir d'eux-mêmes s'ils n'étaient les proies de l'abandon pixelisé, de la narcose à domicile, de la rencontre virtuelle. Ce tétonnement délivre des « émotions » aux immobiles, des « envies » aux hamsters, du « spectacle » aux spectatés. Après Mai-68, la TV devient très progressivement l'antenne principale du néototalitarisme de marché : un médium de propagande high-tech. Elle nous fait coopérer avec des sourires, consommer avec des pubs, nous agiter avec des jités ; elle nous endoctrine avec ses docs, nous emporte avec ses reportages, nous enjoue avec ses jeux. Toute la panoplie de l'humain — trituré selon la cause induite, rabâché selon la dose prescrite — à gober dans l'esseulement grandissant mais engourdi, la crispation relax.

C'est donc d'abord parce qu'ils monopolisent les

consciencés sans répartie active que la TV et les cinépatés violentent. Tout particulièrement, le jeune spectaté en prend plein les nerfs, les yeux, les oreilles, frissonne sans trêve avec Harry, s'abrutit sans rêve avec Disney, finit la curiosité foudroyée par les séries, le cerveau pubtréfié, l'ossature molle. Il y a tyrannie visuelle — tétonnement — lorsque les images interdisent au spectateur de construire sa place dans l'espace narratif. Autrement dit lorsqu'elles lui assènent un flux ininterrompu de brailerie, d'effet spécial et de va-et-vient décousu qui inhibent son imagination et flétrit son intelligence élaborative. La propagande néototalitaire entend ainsi priver l'être humain de *respiration* et, par cette ponction navrante, de libre défaillance, de solitude souveraine. Aussi en appelle-t-elle systématiquement à la violence *sympathique*, c'est-à-dire légale et applaudie : Com au stress captivant, intubations cathodiques, dispositifs identificatoires et fusionnels — floquée fictionnelle abolissant le jugement et réduisant la pensée au silence.

S'étonnera-t-on encore de voir la jeune téléfoule prendre la solitude pour de l'esseulement, le discernement pour de la turpitude et fuir la vieillesse comme une affection contagieuse ? Voici quinze ans qu'elle ne participe plus au sens des images dont on l'abreuve. Grâce à la dictature médiaticoconsommériste qui le verrouille, le Système obtient l'*assentiment* du troupeau des citoyens bovinisés, leurs envies de ruminance, leur inertie de militance, leur grégaire abdication. Cet aquoibonisme servile invective, par sa résignation et son suivisme, le moindre allant rebelle. Il ne connaît ni pessimisme ni optimisme : flottement virtuel d'une âme désincarnée, calculatrice. La téléfoule sinistre la politique, invalide les contestations sociales et, face à la solitude, crie au loup. Ses amours cupides ne peuvent distraire son traumatique esseulement.

L'esseulement ignore la puissance déterritorialisante de la pensée solitaire. S'il fait hurler le Moi de détresse, il ne le fait nullement chavirer dans le Je(u) et en accroît ainsi l'exponentiel désarroi. Puissance de crispation ; inconsolable parce que impensable, plaie toujours vive parce que impansable. Infradiscursivité de l'esseulement : sous son empire, rien ne peut faire

Éloge de la solitude

événement, pas même nous-même. Depuis notre bulle de terreur, notre vide irrationnel et abyssal, nous guettons vitreusement autrui mais que personne ne nous parvienne : il faut se donner pour recevoir, et l'esseulement est la *cassation* du don. Il sanctionne le Je(u) en annulant la rencontre avec autrui ; il nous décède. Cela, parce qu'un nondit le motive, un nondit impossible avec notre abandon à l'autre.

L'esseulement est en effet ce nondit glaciaire qui doit rester tel — qui doit rester tu — et qui givre ainsi l'essor spontané de mon Je(u) vers le Je(u) d'autrui. Le Moi triomphe fatalement, puisque me laisser aller à mon Je(u) m'exposerait au risque de trahir le secret. Régi par le nondit, il m'interdit le libre épanchement, l'excessif emportement, l'accessive importance que pourrait prendre autrui dans mon cœur. *L'esseulement me désolé en m'amputant de toute succombance*. Et lorsque autrui est mon amour, lorsque la clownerie ou la crispation imposée par le nondit entrent en contradiction avec ma soif de lâcher-prise, je sombre dans le Décès, la perte de ma singularité intensive et informe, de mon individualité événementielle et mobile, de mon heccéité — de mon Je(u). Le nondit restaure les tensions de pouvoir que mon corps avait si continement réussi à *étancher*. Le nondit m'esseule en me poussant, *malgré mon désir*, à maîtriser la relation. Il oblige le Je(u) — pourtant possible — au Moi — pourtant détesté. Il intervient dans ma joie d'aimer et me dicte une conduite suborneuse qui me dévoie de l'être cher. « *Suborner* » : corrompre un témoin. Et le témoin du nondit, c'est moi-même, à présent désespéré, désertifié, déserteur.

Les pysys entendent médicaliser l'esseulement avec un florilège terminologique destiné à nier sa dimension essentiellement *inexpressive* et *sociopolitique* : « *dépression* », « *neurasthénie* », « *mélancolie* », « *acédie* », « *dévalorisation narcissique* », « *dysthymie* ». La littérature du Moyen Âge l'appelle joliment « *langueur* » et voit sa cause dans le départ de l'aimé. De fait, tous ces maux ne renvoient qu'à un seul mal : l'esseulement par nondit — subreptice décolorisation de l'existence, soudaine décolérisation du corps qui ne désire plus. Mais l'esseulé brouille lui-même les pistes en *prétextant d'autres causes*

(problèmes de travail ou d'amour), cela précisément pour continuer de nondire le nondit, racine ombreuse de ses souffrances ! La taxinomie psy classe donc l'inclassable, à savoir le nondit persistant, ou plutôt sa rationalisation ré(d)actionnelle : évitement autoexplicatif à l'attention des soigneurs d'esseulés. Justifier fallacieusement le nondit permet à ces derniers de le taire encore. Ils se tirent d'affaire en donnant de l'ivraie à moudre pour ne pas dire vrai. Et les premiers dupés sont d'abord eux-mêmes : le nondit qui les ulcère et dénature leur respiration avec l'autre, ils le taisent *sans se le dire*. Ils l'évacuent en évacuant d'eux leur propension au pur échange, celui des phantasmes modelant le réel et des présences se modelant.

Qu'est-ce qu'un nondit, demandera-t-on alors ? — Ce qui rend la solitude taboue et l'esseulement (l'évitement) inévitable. Le nondit est une politique de l'inexpression comme l'aveu est une érotique du problème. Le premier livre le Je(u) au Moi et l'être à l'esseulement, à l'autodénégation ; le second délaye le Moi dans le Je(u) et produit l'aparté, le mélange des solitudes audacieuses, l'interosmose. Le nondit se transmet sous la forme inexpressive du silence, c'est-à-dire plus vite et plus puissamment que le verbe. Parce qu'il n'est pas *déclaré*, il se déclare comme une maladie : par symptômes, par névroses, par harcèlement surtout. Parce qu'il espère épargner quelqu'un, il touche tout le monde : famille, amis, autrui, soi. Dénué d'amarres langagières, il éclabousse d'une violence illimitée et diffuse ceux qui entrent en contact avec son porteur — l'esseulement n'esseule pas seulement l'esseulé mais contamine insensiblement tout son entourage. Le nondit désempare ceux dont il s'empare, les décontenance. L'esseulé s'interdit et interdit aux autres toute manœuvre. Son nondit lui a fait perdre *le sens des mots* et, avec lui, le sens de la réalité, le sens du Je(u), le sens de l'amour de soi et des autres. Sa vie elle-même ne signifie plus rien et ne vit nulle part : le Moi museleur la décline tout entière au sens *figuré*. Loup-garrot.

C'est au sein de la famille que le nondit fait le plus de dégâts, pour ce qu'elle frictionne et familiarise les familiers. Qui plus est, la portée du nondit s'avère transgénérationnelle ;

Éloge de la solitude

héritage désolant que la filiation perpétue dans chacune de ses branches. Les lignées catastrophées de la mythologie grecoromaine l'illustrent remarquablement : notre destin est gros des nondits de nos aïeuls, transmis de regard en regard, de rictus en réticence, de mutisme en réserve. Succession de valeurs discrètes traversant morosement corps et âges. Dans de nombreuses tribus primitives, les guérisseurs traitent ainsi l'esseulement par un rituel incantatoire et déclamatoire qui le rattache à un *problème d'ancêtre*. La psychanalyse ne fait pas autre chose : quand elle n'est pas le fait de charlatans pervers, son fond chamanique lui assure une efficacité libératoire bien supérieure à l'abonnement au lithium des psychiatres, au « *manque de sérotonine* » des neurophysiologistes, au déblaiement de surface des psychothérapeutes. Mais induit par les classifications dogmatiques du DSM-IV, le toutdépressif des docteurs généralistes constitue LA manne phynancière du XXI^e siècle pour l'industrie pharmaceutique. On médicalise les travailleurs, les délinquants, les esseulés, les harcelées, solidifiant par là même le nondit familial qui le distille ! On « soigne » (on *dorlote*) les causes substitutives ou déclenchantes sans s'attaquer à l'origine du mal — car le mal est rentable et la médecine-marché du « *capital-santé* », capitaliste. Thérapie par la crispation chimique, à l'usage d'Occidentaux prostrés dans les nondits de leur histoire ; nondits centenaires et actifs, sanglants, cinglants, à l'œuvre.

La solitude rend le Je(u) virtuose, à l'inverse de l'esseulement, ce *taedium vitae* dont parle Sénèque, lassitude de soi et du monde. La solitude ne peut cependant être décrite cliniquement ni même circonscrite dans l'espace et dans le temps à la manière d'un documentaire comme le font Nerval, Maupassant, Styron ou Rosset de leur esseulement. Plus qu'un état, la solitude caractérise un style de rapport au langage où les nondits *sortent* ; elle est une modalité de l'expressivité, affranchie du poids des mots, des sanglots, des secrets. Les mots se meuvent, ils ne se mâchent pas. Les sanglots s'écoulent, ils ne sanglent plus. Les secrets se secrètent, ils ne coïncent rien ni personne.

On comprend dès lors pourquoi la solitude est l'objet illittéraire par excellence : qu'en dire de plus que la *tournure* du nondit par elle formulée ? La vérité de la solitude est dévoilement ; mais dévoiler le dévoilement par l'écrit, c'est à nouveau le recouvrir. Relater l'expérience de ma solitude passée ou présente la frelate, la déforme ; en faire l'éloge la déloge de mon être et m'en fait *oublier* la teneur. Cela reviendrait à la traiter en objet alors qu'elle est sujet vécu et inobjectivable. Projecteur me projetant, nombut me mitraillant, Je(u) qui me prend pour cible. Le Procès qu'elle m'attente ne peut se retourner contre elle sans m'écrouer aussitôt dans l'inauthenticité du Moi. Ma solitude ne se situe jamais ailleurs qu'en moi-même ; ni ma plume ni mon traitement de texte ne peuvent la restituer. Ces présentes spirales qui désespèrent de saisir la fuyarde le prouveraient presque : la solitude, spirituelle lascivité du corps amoureux, laisse bredouilles lassos conceptuels et lacis policiers.

Buzzati parle de solitude-attente, Foucault de solitude-aveu, Pessoa de solitude-rêve, mais ni l'attente, ni l'aveu, ni le rêve ne rendent compte de la solitude dans sa nudité propre, précisément parce que la solitude est le dénuement lui-même, la désidération irréfléchie de ce que Je(u) recèle de désir dans l'instant. Autant demander à un peintre de peindre un vrai miroir ; autant demander à un musicien de composer l'actuel écho des sonorités environnantes. La solitude : la mise à nu de ma mise à l'épreuve, et la mise à l'épreuve de ma mise à nu. La solitude : l'aveu d'une attente, et l'attente d'un aveu. — Le rêve d'une mise en abyme du rêve : *ma* réalité.

Quand on sait à quel fort degré de solitude les philosophes s'envoient, l'absence d'une mention dans leurs œuvres et son omission dans les dictionnaires relèvent du falsifiant prodige. Tout au plus y est-il question de « solipsisme », aussitôt raillé, aussitôt rayé, et ne donnant jamais lieu à un système fécond — à l'exception de l'egosolisme de Klima, chef-d'œuvre du genre. La bizarre occultation de la solitude en philosophie accompagne logiquement l'occultation du mélange amoureux et charnel. La raison est d'ordre ontologique : les philosophes récuse la solitude et le mélange à cause de leurs préjugés objectivistes. Ils pensent la réalité en termes de totalité et

Éloge de la solitude

confondent donc le Je(u) — toujours s'absentant — et le de Moi — toujours *présentable*.

La disjonction husserlienne entre la donation de la chose perçue par esquisses et son intellection adéquate (issue d'une construction *a posteriori*) constitue un virage important : l'unique mode de présence de l'objet devient son absence même, absence appelant une suite indéfinie de nouvelles manifestations. De même, le Moi est et n'est pas le Je(u) : il n'est qu'une face, qu'une esquisse. Mais cette face est *intentionnellement* exposée au monde. L'essence du perçu de mon Moi par autrui ne tient pas de l'imperfection *contingente* — laquelle renvoie chez Husserl à un résidu d'objectivisme tenace — mais de l'imperfection nécessaire, parce que *désirée*. Le dernier Merleau-Ponty dépasse l'objectivisme du point de vue de l'Être : celui-ci n'est plus pensé sur fond de Néant, l'effectif n'est plus l'actualisation d'une essence. L'ontologie merleau-pontienne parvient ainsi à s'affranchir du principe de raison suffisante qui, depuis Parménide, conduit à poser la précession du Néant sur l'Être. La contingence n'est plus la réalisation d'un possible parmi une myriade. La question fondamentale n'est plus « *Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?* » mais « *Pourquoi les faits sont-ils la condition de l'essence ?* » Il s'agit, pour nous, de nous engager dans la voie de l'Être-sujet, de l'Être-devenant, de l'Être-vague — c'est-à-dire de maintenir notre pensée à l'abri du dogme éleatique de l'Être-objet, de l'Être-identité, de l'Être-détermination. Dans l'abandon, l'Être succombe à l'Être, autrement dit *l'Autre succombe à l'Autre*. Ubiquité du corps désirant ; oubli de soi.

Dans l'esseulement, le nondit — la peur de désirer être — me fait décéder. Mes fausses interrogations ont le Moi pour *objet* : Je(u) ne me fréquente plus. Je ne me surplombe plus : je suis Moi, je grave à travers ma propre opacité. Reconsidération *effective* du Je(u), la solitude me sort des fallacieuses intellections de moi-même. L'Être-succombant se rapproche ainsi de l'ontologie de l'élément des Ioniens : pour Anaximandre, Anaximène ou Thalès, l'homogénéité illimitée produit positivement l'hétérogénéité du réel. Le corps vécu est en effet pour nous *distinction* révélatrice et *mélange*, autoaffec-

tion et ouverture, subjectivité et objectivité. Le monde dérive du corps et le corps dérive du monde. L'expérience métaphysique de la solitude nous renvoie ainsi au rassemblement nontotalisant de notre être homogène. Force unifiante : mon Je(u), pourtant multiple, fait un avec moi-même. Force donatrice : mon corps qui se déployait dans l'étendue du Moi, *partes extra partes*, se rassemble à partir de ma propre intériorité textu(r)elle, hors de toute facticité. Dans la solitude, je n'ai plus mon corps : Je(u) le *suis*. La disparition du Moi dans le Je(u) y entraîne celle du Je(u) dans le corps — « *Qui se ressemble s'assemble* ». Force oblatrice, enfin : parce qu'elle me donne à l'autreté, Je(u) me détermine — « *Les extrêmes s'attirent* ». La solitude est cet état charnière où la chair se phénoménalise par-delà le subjectif et l'objectif ; où je cesse d'être polarisé sur l'autreté par mon désir puisque c'est l'autreté qui, en m'englobant, me polarise sur celui-ci. Nous sommes ici à l'opposé de l'esseulement, force ablative me séparant de l'autreté et me privant ainsi d'intentionnalité propre. Tandis que je suis absolument *original* dans la solitude, l'esseulement me marginalise, me démobilise : au lieu d'être tributaire de mon désir *élémentaire*, me voici tributaire d'un Moi impropre et objectal. Solitude motrice, solitude matrice — esseulement mystificateur.

Le premier geste amoureux envers autrui consiste à lui demander conseil. En le jugeant apte à me tirer d'embarras, je lui montre qu'il y a pour moi bien plus embarrassant que sa présence. La difficulté que son avis peut me faire surmonter importe ici moins que l'écoute commune sensuellement créée par les confidences et les conseils. Si l'affrontement vaut pour dissuader les défiances, l'érotique du problème vaut pour l'émergence des confiances. Avant que je *nous* convoque en soumettant mon Je(u) au sien, nous envisagions nos masquages respectifs ; à présent, nous nous considérons. Je me compliquais dans la performance de mes énoncés particuliers ; redevenu seul grâce à autrui, Je(u) me simplifie, je m'intuitionne. La solitude est la compétence du corps, la saisie enthousiaste des règles de mon désir.

Éloge de la solitude

Alors qu'il survivait de sa constante réécriture dans les mémoires micloses, voici le nondit découvert et dénoncé dans le paralangage de l'aparté — le mélange amoureux, la *rencontre solitaire*. Aucun anxiolytique ne peut remplacer cet être-à-être avec moi-même, ce Je(u)-à-Je(u) avec autrui. La confession, l'analyse ou encore la promiscuité familiale pallient l'esseulement qui découle du manque de solitude sans toutefois en résorber la cause, à savoir la peur d'abandonner le nondit. Peur qui me prédestine à l'épuisement contrenature, à la nervosité hors mélange. Car ce que j'abandonne à l'autre, ce ne peut être mon Je(u) — l'abandon en étant justement le ravissement, le congédiement sidéral — : j'abandonne mon nondit au désir de l'autre dès l'instant où il abandonne son nondit à mon désir. Cocirculation *désaltérante*. Sois en l'autre : la mort excessive ; l'autre en soi : l'accessive renaissance. En faisant de l'exposition du nondit au désir d'autrui la condition de l'amour et de la santé humaine, la Nature veut que les uns les autres nous nous mélangions !

Le mélange amoureux peut être défini comme la succombance induite par une double implication des désirs. Si on a deux désirs D_1 et D_2 différant seulement par le fait que D_1 a un corps x et D_2 a un corps y là où D_1 a un corps x , et si $D_1 \supset D_2$ et $D_2 \supset D_1$, on pourra dire que x et y sont mélangés. — Tous les « *Je t'aime* » émis par abandon sont d'*extrêmes synonymes*. Conséquence : les places s'échangent dans le mélange — pure rencontre sans fauxsemblant, sans fauxfuyant. Les Je(ux) ne se volatilisent pas : ils s'intervertissent. Mon Je(u) me désire *dans* le corps de l'autre ; son Je(u) le désire *dans* le mien. « *Dans* », cela signifie ici « *depuis* » et « *au-dedans* », source et but. Désirer l'autre, c'est donc lui livrer mon Je(u) et, par là même, faire que l'autre — mon Je(u) succombé en l'autre — veuille me rejoindre, et *vice versa*. Les corps qui s'aiment s'aimantent dès qu'ils ont échangé leur *conatus*, leur tendancieuse entreprise d'individuation, leur persévérance essentielle. Les aimantés désirent leur propre Je(u), déposé en l'autre et manifesté par lui. Un Je(u) *comme jamais* : un Je(u) exhalant le nondit parce que, en l'autre, délivré des crispations de mon corps qui le retenait sous le sceau du secret. Dans le

Je t'aime

mélange des solitudes, je surprends et viole le secret de l'autre en même temps que l'autre surprend et viole mon secret. Nos propres réticences processives ne peuvent plus interférer dans cette concertation symphonique ; le déshabillé de nos Je(ux) invite nos présences à se superposer. Il suffit pour cela d'un regard, d'un sourire, d'une épaule. L'amour est un se-maintenir-soi-par-autrui, un lâcherprise à portée de main. Une connexion de moi avec moi par la transduction médiatrice de l'autre : — une annexion. Aimer, c'est mordre à l'hameçon que j'ai moi-même donné à l'autre depuis ma solitude. Ce que j'aime chez lui, c'est sa canne à pêche.

Dans l'esseulement, mon Moi m'interdit de jouer le Je(u) d'autrui ; corrélativement, autrui ne peut donc jouer mon Je(u), pris en otage par mon Moi. Je(u) ne me possède plus : c'est mon Moi qui me possède, me colmate et m'obstrue. Mais d'où vient que je puisse fuir la rencontre des solitudes — la permutation des Je(ux) — comme une menace ? Fuite d'autant plus étrange que l'interversion reste éphémère, le temps du mélange des corps, des regards, des présences. Très vite, la saine fatigue nous gagne pour que nous fassions à nouveau le Procès de notre Je(u) vagabond après un intervalle d'hébétude, un somme, voire une période nettement réfractaire à la réitération immédiate du mélange. Nous ne risquons donc pas de nous perdre en l'autre au point de ne plus en revenir : nous revenons toujours, altéré sans doute, mais épanoui, le Je(u) plus libre, l'autonomie corroborée par ces escapades accessives et excessives, loin en l'autre au point de n'être plus nous-même, loin en nous au point de devenir l'autre, le laps d'un abandon.

Pourtant, la peur du mélange est bien une peur de mourir, une peur du nondit indicible. Celui qui vit la mort perd tout ou partie de sa succombance : traumatisme des rescapés d'une guerre, d'un viol, d'un accident. Celui qui voit la mort perd tout ou partie de sa solitude : esseulement des témoins d'un crime et des spectatés de la Com antisociale. À la représentation *stylisée* de la violence des années 1980 succédèrent ainsi la représentation *ultracynique* des années 1990 et la représenta-

Éloge de la solitude

tion *ultraviolette* des années 2000. *Funny Games* (M. Haneke), *Trouble Every Day* (Cl. Denis), *Irréversible* (G. Noé) ; *À ma sœur !* (C. Breillat) : le cinéma antisocial cherche à confusionner le signifiant et le signifié, le jeu des acteurs et le Je(u) de l'*assistance*, les cascades et le tabassage en règle du public, la fausse hémoglobine et l'abject adrénalisant la salle. Quel que soit leur âge, les spectatés les moins bien préparés psychologiquement *n'en parlent plus* : ils n'en gardent que des bleus indécis à l'âme et de l'angoisse au corps. Loin de nous purger de notre violence intrinsèque, ces fictions nous violentisent, c'est-à-dire font rentrer la violence en nous, font *supporter* l'insupportable. Cinéma esseulant car la mort s'y contemple ; cinéma traumatisant car la mort s'y éprouve. Cinéma quatre fois plus nocif que la pornographie de carnaval — cinéma curieusement interdit aux moins de seize ans, quand toute pénétration vaut de façon imparable l'interdiction aux mineurs, si inoffensive soit-elle. Un rééquilibrage proportionnel au taux de nocivité ferait donc que l'on autorisât l'accès des *peep-shows* aux enfants de plus de quatre ans... À quand le simple avertissement : « *Nuit gravement à la joie de vivre* » ?

Mais pour saccager notre courage d'aimer, la recette favorite de l'utilitarisme reste le cynisme. Il consiste à notifier banalement le nondit — l'inconsciente occultation de nos terreurs —, avec irrévérence et détachement. Fin de l'utile, la mort y est malgré tout *utilisée* à des fins de sarcasme ; c'est mieux que *rien*. La Com utilitariste met tout sur le plan du risible ; le vital, le légal doivent être tournés en dérision pour ne point freiner les conduites commerciales avec de la prise de conscience ou des valeurs éthiques. Tout se permettre puisque plus rien ne *vaut* : relativisme innommable des nondits braillés à tuetête par les merlans frits. Se foutre de tout : nescience glorieuse des dociles fachos d'aujourd'hui. Se payer (de) tout. Comment le don de notre solitude survivrait-il, cancérisé par la défiance universale ?

Les débats publics placent volontiers la sexualité des jeunes au rang des problèmes sociaux. Sida et maladies sexuellement transmissibles, viols en meute, mères célibataires adolescentes, nombreux avortements, harcèlement sexuel, influence de la

pornographie : la prévention de ces maux semble souci louable. Mais derrière les programmes d'éducation sexuelle, du moralisme. Derrière les incitations à la réserve ou à l'abstinence, du puritanisme. Derrière les exhortations à la gestion narcissique de nos jouissances, de l'utilitarisme. Libertinage consumériste venu des États-Unis, la mode du « *polyamour* » synthétise exemplairement ces deux tendances : 1/celle, néocannibale, qui ramène toute relation amoureuse à notre satisfaction personnelle ; 2/celle, morale, qui compense la débauche commise à l'encontre du Toi-&-Moi exclusif avec une ébauche de codification, nimbant les « *nouveaux polygames* » de loyauté louable. Les « *polys* » sont des couples qui officialisent leurs cocufiages, avec pour seule réserve qu'il ne faut pas aimer ailleurs *plus que* dans le couple ! Ils numérotent leurs partenaires extraconjugaux (P_1, P_2, \dots, P_x), tiennent l'officiel (O) au courant des officieux, quantifient enfin l'intensité de leurs passions multiples — $i(X)$ — de façon à essayer de résoudre l'équation : $i(O) > \{i(P_1), i(P_2), \dots, i(P_x)\}$. Ils évitent ainsi la partouze radicalement hédoniste qui noierait l'« officiel » dans la masse et, en tant qu'inclusivisme, blasphémerait contre le Toi-&-Moi toutpuissant : $i(O) > \{i(P_1) + i(P_2) + \dots + i(P_x)\}$. Le polyamour, ou l'inconstance fidélisée — polytesse. Un jeu forcément pervers puisqu'il fait du Toi-&-Moi la table de résonance du franc adultère.

Comme tous les réajustements utilitaristes, le polyamour, les clubs échangistes, la Nénette Internet et autres manières civiles de consommer autrui tentent de résorber l'esseulement par le cynisme, le vide par la boulimie, le manque à être par l'Avoir. Le sexe utile et mécanisé congédie ainsi la solitude — l'oubli de la performance — en faisant du coït le fin mot de l'histoire au lieu d'en faire le coï commencement. Les formes de socialisation reposant sur le sexe insuccombant nous enlisent dans la glèbe des rapports de pouvoir. En cherchant à combler l'esseulement par de l'apport quantitatif, elles le creusent. Tâtonnant batifolage de l'Être en chacune de nos hésitations, l'amour y perd alors son oblicité essentielle. D'anarchique et séducteur (« *seducere* » : « emmener à part », « tirer à l'écart »), l'Avoir le norme, le dit, l'appesantit.

Éloge de la solitude

L'amour de marché ne dévie pas ni ne se laisse distraire : il jouit d'aller droit au but. Férocité rectiligne des prédateurs. Aussi le cynisme de l'esseulé utilitariste n'a-t-il de léger que l'apparence ; non pas humour libérateur, mais manœuvre de coercition sous des allures *divertissantes*. Séduction consciente de sa faim pour laquelle tous les nondits se valent et tous les moyens sont bons.

Le nondit est humecté de mort. L'esseulement l'assèche et m'en dégoutte ; la solitude — entrouverture-geyser de mes secrets — me fait jaillir et le fait fondre. Or, de même qu'un chien se sent en danger lorsqu'un inconnu le regarde fixement, de même nous possédons un instinct qui nous incite à rester hors du flot sincère d'autrui pour ne point en mourir. La rencontre naît de l'appivoisement de solitudes qui s'échangent en troquant leur mourir. Aussi nous faut-il nous habituer l'un à l'autre pour que se dissipent les inhibitions naturelles et les mécanismes de défense. La civilité, la bienveillance, le charme et l'humour balayent efficacement la méfiance spontanée, à l'inverse de la violence, de l'impertinence et du cynisme qui provoquent la crispation.

Néanmoins, cette habitude fausse la solitude si elle se fait accoutumance, c'est-à-dire dès qu'elle efface le seuil d'autrui en l'encombrant continûment. La familiarité amoureuse laisse alors la place à la promiscuité fusionnelle, ponctuée d'aucune respiration, d'aucun retrait des Je(ux) dans leur mourir intime. Inaération de la famille recluse sur elle-même jusqu'à l'étranglement ; anhélation des amants promiscuits pour lesquels « *bonjour !* » n'a plus rien de simple parce qu'ils ne (se) décolent plus et nomment leur suffocation « *besoin* ». La solitude oxygène mon Je(u) en le combinant à l'autre : elle me rend *disponible* à l'altérité, elle m'ouvre. Mais la combinaison doit rester sporadique sans quoi elle finit par nous oxyder. Par la solitude d'autrui, je me décentre de moi-même ; mais je dois ensuite me décentrer de lui pour *prendre acte* de mes bouleversements et recouvrer mon Procès, me recentrer à nouveau sur mon cours. Faute de décentrement dans l'aparté, faute d'intermittences dans l'amour, la promiscuité aliène les autonomies

Je t'aime

et les indistingue en une hétéronomie sans responsabilité ni désir propre. Promiscuité qui, en quelques années, rend les encouplés *sans intérêts* quand bien même leur personnalité, prise individuellement, promettait mots et merveilles. Les Je(ux) ne sortent pas indemnes d'un aparté provisoire ; ils sortent en revanche idems d'un aparté qui perdure. Nous décentrer : être sans cesse des soupirants l'un pour l'autre. L'amour haletant ne s'éternise pas.

Le décentrement permet l'amour authentique, l'empathie depuis deux solitudes. Il est décentrement vis-à-vis de l'aimé puisque Je(u) me ressaisis après le mélange. Mais comme Je(u) me ressaisis *transformé par le nondit de l'autre* — désir dont j'ai joué le Je(u) lors de l'aparté —, le décentrement atteste *a posteriori* d'un décentrement par rapport à moi-même. Douche bienheureuse qui me débarrasse de mes peaux mortes, me fait renaître à mon corps et me fait redésirer le mélange avec autrui, dont l'absence peut à nouveau paraître intenable. Amour névrosé : renforcement de crispations s'aliénant l'une l'autre — « *Moi t'aime* ». Amour véritable : décentrement de libertés s'intensifiant l'une l'autre — « *Je(u) t'aime* ».

Or, en plus de trembler à l'idée du mélange, nous tremblons aussi à l'idée du décentrement ! Deux effrois antinomiques, notre oxymore amoureux : l'esseulement, clivé entre la peur de la succombance et la peur de la solitude, la peur de recueillir en nous déprenant et la peur de donner en nous recueillant. Si la solitude est bien l'*amour de soi*, l'esseulement en est l'éclipse, état de disgrâce dans lequel nous n'avons plus de prise sur notre existence. Dès qu'il s'agit de s'arroger du pouvoir qu'ont les individus sur eux-mêmes, *l'esseulement est édifié en dogme* auquel tous doivent se soumettre. Qui se ressemble s'assemble ? Les totalitarismes religieux et le néototalitarisme de marché y souscrivent pieusement. Cependant, ils centralisent à leur propre compte les forces d'aimantation en faisant consister la ressemblance non dans les solitudes singulières, mais dans une médiation transcendant les libertés autonomes : l'Être suprême, l'Avoir suprême. Les religions monothéistes — dont l'utilitarisme, religion des toutachetants — esseulent

Éloge de la solitude

les gens en prétendant les rassembler autour d'un néant « matérialisé » par propagande affective (endoctrinant précocement les jeunes) et effective (fustigeant les moutons égarés). Une telle doctrine fourvoie l'amour en virtualisant ses initiateurs et ses réceptacles. Elle concentre les pouvoirs sur Dieu ou l'Argent en déconcentrant les individus d'eux-mêmes — en les polarisant, loin de leur solitude rédemptrice, sur des effigies baptisées « bonheur ».

La religion monothéiste veut des crispés pour les tenir par des promesses de décrispation à venir. Elle hait la succombance *impie*, l'abandon exempté de ses services. Toute joie de vivre commise hors de son empire la fait vaciller. Une foule heureuse qui n'irait pas à confesse, qui danserait hors de ses bas-tringues, qui nierait ses rites et se moquerait de ses sermons, qui orgasmerait sans ses godes et se chérirait sans ses dieux tomberait sous ses stigmatisations furieuses. Le totalitarisme religieux entend avoir la mainmise sur chaque solitude, chaque Je(u), chaque mélange. L'amour *légitime* passe par elle ; le bonheur *normal* aussi. La clandestinité contestatrice est son pire cauchemar, la solitude solidaire son pire ennemi, l'État policier son meilleur inquisiteur, l'esseulement déprimant son meilleur allié.

Court-circuitage de la confiance en soi, la religion veut que l'individu borne sa solitude, la délivrance *miroitante* de son Je(u). Au nom d'un *devoir-aimer* formellement irrationnel, l'être humain est sommé de restreindre l'amour qu'il se porte à lui-même. « *Devoir aimer* » — parce que l'amour est l'unique pouvoir démiurgique, la religion ordonne à quiconque : « *Cède-moi ta puissance !* » Les mariages (les contrats), les cultes (les marques), les messes (les presses), les prônes (les pubs), les prières (les envies), les temples (les supermarchés), les oboles (les achats), les apostolats (les téléthons), sont les dévoiements métapolitiques de notre vitalité poétique. Désir atteint de dysenterie, solitude accablée de remords.

Le judéo-christianisme et l'utilitarisme ne se contentent pas de blâmer l'amour de soi, condition *sine qua non* du lâcher-prise amoureux : ils faussent aussi la nature même de l'amour. Primo, damnation de l'amour-propre et du narcissisme, sa ver-

Je t'aime

sion psy : le Je(u) est haïssable, seule la crispation sur l'Idole assure le Salut à venir. Excommunication de soi ; idolâtrie. Secundo, intimation d'abolir l'altérité de l'être aimé : le décentrement est sacrilège, seule la crispation sur l'Élu garantit la Félicité ici-bas. Excommunication des autres ; étioîlâtrie. La psyché occidentale est littéralement hantée par la double proscription de l'amour de soi et de l'amour décentré, c'est-à-dire *pluriel*. Or l'ostracisation de la solitude mène la personne au cancérigène inamour, à l'esseulement généralisé. Et l'anathème jeté sur l'amour nonexclusif mène à la promiscuité pathogène, à la dépendance macabre. D'un côté, la crispation porte pourtant le joli nom de « *foi* », et de l'autre, celui de « *fidélité* ». Croire en Dieu ou au Marché quoi qu'il en coûte à l'intelligence du Je(u) ; rester fidèle à l'Élu quoi qu'il en coûte au libre élan vers les autres. — « *Je ne peux plus dire "Je t'aime" / Sans donner ma langue à couper/Trop de serpents sous les caresses/Trop d'amour à couteaux tirés/Si dure que soit la solitude/Elle te ramène à ton destin/La loi du Grand Amour est rude/Pour qui s'est trompé de chemin.* »

Seul un athée libertaire peut croire en la solitude. Libre, que désirer d'autre, en effet, que la rencontre *sans médiation* ? Sain, que désirer d'autre que de ne pas nous laisser déposséder — au nom du Père et du Fils et du Monoprix — de notre fragile pouvoir d'aimer ? Digne, que désirer d'autre qu'une jeunesse iconoclaste plutôt qu'apolitique, une maturité généreuse plutôt qu'égocentrée, une vieillesse estimée plutôt qu'avantageusement amortie ? Observation de notre désir propre, la solitude est l'essentiel préliminaire à la liberté, à la santé et à la dignité. À l'amour illégitime, illimité, noncoupable.

Si tout mélange doit recevoir l'aval du Bondieu, l'étreinte sexuelle — improvisation des transes, emmêlement des humeurs — est assurément une machination du diable. Les prédicateurs, tel saint Jérôme, ont suffisamment vitupéré contre elle : « *Quoi de plus vil que d'être vaincu par la chair ; quoi de plus noble que de vaincre la chair et ses tentations ?* » Symbole du péché, la chair fait culminer le mélange pour le seul plaisir des amants — impardonnable coup d'état de

Éloge de la solitude

l'étreinte rendu possible par solitude, c'est-à-dire par la désaffection des médiations affectives. Les amants qui défont n'ont foi qu'en leur désir. Leurs corps solitaires, débarrassés de tout devoir-être et de toute « *fidélité* » rebutante, jouent avec le pouvoir ; ils ne s'en remettent pas.

Les concussionnaires du Marché prolongent aujourd'hui la vulgate antisuccombante en lui donnant curieusement un vernis anticlérical trompeur, celui de l'hédonisme vulgaire et du sexe utilitaire : « *Quoi de plus improductif que d'être vaincu par la solitude ; quoi de plus avantageux que de vaincre la solitude et ses lamentations ?* » L'autre m'est utile car privé de solitude je ne peux m'aimer qu'à travers l'image qu'il me renvoie de mon Moi. Je trouve donc en lui un écho de ma vanité perverse, mais non de mon Je(u), non de mon flux véritable. Cette manutention d'autrui atteint son paroxysme dans la sexolâtrie occidentale qui, esseulante, fait du désir d'abandon un besoin, et, excitante, fait de l'amour une marchandise.

La religion de l'Être suprême se nourrit de la ferveur succombante des croyants en leur imposant une forme d'amour exigüe et frustrante : le pacte exclusif du couple « *fidèle* », le Toi-&-Moi. Ils auront Dieu pour s'« oublier » et se consoler de leur manque à être ; — ils auront Dieu pour toute « solitude ». La religion de l'Avoir suprême est quant à elle très récente ; elle profite de siècles d'expériences en matière de crédulité de masse, de manipulation des hantises, de prosélytisme dogmatique, de guerre sainte et, d'abord, de dévoiement de l'amour des dévots — le premier combustible du totalitarisme. Fondée sur l'idée de la *liberté démocratique* (de fait, servitude par délégation ploutocratique, résignation constitutionnelle des pauvres), elle se doit d'encourager tous les péchés jusqu'ici prohibés par sa préceuse, notamment l'orgueil, l'avarice, la gourmandise, l'envie, la paresse, l'idolâtrie et la concupiscence.

Tous les péchés à l'exception d'un seul : la solitude. Car la réflexion du Je(u) nous permettrait de nous aimer sans quémander confiance à l'Église ni au Marché. Martin Luther fait de la raison le pire des péchés : « *La raison devrait être noyée dans le baptême* », affirme-t-il. — Le Marché, lui, la noie dans la TV. Tribunal de pénitence des mateurs, obstétrique désperi-

Je t'aime

tualisante des consommés. À chaque matraquage, le Marché reprend tacitement ces mots du théologien allemand à son compte : « *La raison, c'est la plus grande putain du Diable. [...] La raison est une bête fauve qui ne se laisse pas prendre aisément. Gardez-vous bien de cette prostituée ; tenez-la en bride, et, au lieu de suivre ses pensées, jetez-lui de la boue à la face afin de l'enlaidir.* »

L'amour nous fait courir, l'amour nous fait tenir. Aussi notre asservissement dépend-il d'une entreprise de dépossession de notre ardeur amoureuse. Mais comment contrôler celle-ci ? Ordonner : « *Tu n'aimeras rien ni personne sans passer par moi !* », c'est brimer les désirs et endommager la marchandise qui, d'impulsive et capricieuse, dépérit de la désidération des dispenses. L'ardeur domptée n'apporte qu'adynamisme et cendres. Si l'on veut par conséquent profiter de l'ignition des cœurs, on doit dompter la « *bête fauve qui ne se laisse pas prendre aisément* » — la solitude réflexive. Les poissons commencent à pourrir par la tête ; c'est leur tête qu'il s'agit alors de laisser pourrir afin de récolter les spasmes de leurs corps arraisonnés. Les croyants ne doivent pas se servir de leur cerveau, de leur Je(u) — d'eux-mêmes. C'est au prix d'un dynamitage de leur intelligence désirante que leurs soubresauts *serviront*.

En laissant Bondieu et/ou Bonmarché s'octroyer gratis notre âme, nous la leur rachetons, maculée de leurs liturgiques souillures, et devenons toxicodépendants du suc de succombance excorporifiée qui suppure de leurs cérémonials. Le monothéisme est un totalitarisme centralisateur : tous les désirs lui reviennent de force. Il les redistribue aux plus offrants, c'est-à-dire aux plus esseulés, aux plus atones : ceux qui s'amputent eux-mêmes de leur solitude parce qu'on les en a épouvantés, ces mêmes qui ensuite la rachètent parce qu'ils en éprouvent un crucial ou capital *besoin*. Transformation tyrannique du désir en envie, de l'insatiabilité en réplétion, des amours nécessaires en Amour nécessaireux — (é)motion de censure perpétuelle drainant vers les temples les esseulés que la pénurie affective et le manque à s'abandonner étioilent.

Je remercie Élisabeth Fleury pour sa collaboration essentielle à la rédaction de la Charte ainsi que Conrad Mamilonne et Jeannette Bougrab pour leurs conseils juridiques.

Composition et mise en page



NORD COMPO
m u l t i m é d i a